



Jeunes adultes LGBTQ2S et participation sociale : barrières et enjeux d'exclusion

Kévin Lavoie

Professeur agrégé
École de travail social et de criminologie
Université Laval
kevin.lavoie@tsc.ulaval.ca

Maxime Plante

Professionnel-le de recherche
Département de psychiatrie et de neurosciences
Université Laval
maxime.plante.3@ulaval.ca

Annie Fontaine

Professeure agrégée
École de travail social et de criminologie
Université Laval
annie.fontaine@tsc.ulaval.ca

Julie Beauchamp

Professeure adjointe
Département de psychiatrie et de neurosciences
Université Laval
julie.beauchamp@fmed.ulaval.ca

Martin Blais

Professeur titulaire
Département de sexologie
Université du Québec à Montréal
blais.martin@uqam.ca

Isabel Côté

Professeure titulaire
Département de travail social
Université du Québec en Outaouais
isabel.cote@uqo.ca

Résumé

Le présent article documente les situations d'exclusion qui peuvent compromettre la participation sociale des jeunes adultes LGBTQ2S au sein des organisations vouées à la diversité sexuelle et à la pluralité des genres au Québec. Quarante-neuf entrevues individuelles par récit de vie ont été réalisées avec des personnes de 18 à 29 ans dans le cadre du Partenariat de recherche SAVIE-LGBTQ. L'analyse thématique des données qualitatives a permis de dégager quatre barrières. Les barrières individuelles correspondent à des enjeux personnels vécus à propos de la gestion du temps ou de l'épuisement militant, mais aussi à des craintes de victimisation s'inscrivant dans le parcours de découverte et d'affirmation de soi. Les barrières interpersonnelles évoquent des dynamiques de groupe pouvant créer des inconforts ou des malaises, de même que des expériences de discriminations. Les barrières intracommunautaires mettent en lumière les tensions et les enjeux de reconnaissance qui traversent les communautés LGBTQ2S, particulièrement sur le plan identitaire. Enfin, les barrières organisationnelles soulignent les défis concernant la diversité des espaces de participation et les enjeux structurels qui pèsent sur les organisations.

Mots-clés : jeunes adultes, diversité sexuelle et pluralité des genres, participation sociale, exclusion, Québec

The Social Participation of LGBTQ2S Young Adults: Barriers and Exclusionary Dynamics

Abstract

This article documents factors that can undermine the social participation of LGBTQ2S young adults within Quebec organizations dedicated to sexual and gender diversity. As part of the SAVIE-LGBTQ Research Partnership, 49 life-story interviews were conducted with individuals aged 18 to 29. Thematic analysis of the qualitative data identified four categories of barriers. Individual barriers stem from personal issues such as time management and activist burnout, alongside fears of victimization that accompany the process of self-discovery and self-affirmation. Interpersonal barriers reflect group dynamics that can generate discomfort or unease, as well as experiences of discrimination. Intra-community barriers highlight the tensions and recognition issues that run through LGBTQ2S communities, especially in terms of identity. Finally, organizational barriers underscore the challenges associated with diverse spaces of social participation and the structural issues facing organizations.

Keywords: young adults, sexual and gender diversity, social participation, exclusion, Quebec

Pour citer cet article : Lavoie, K., M. Plante, A. Fontaine, J. Beauchamp, M. Blais et I. Côté (2024). Jeunes adultes LGBTQ2S et participation sociale : barrières et enjeux d'exclusion. *Revue Jeunes et Société*, 8 (1), 42-66. <https://rjs.inrs.ca/index.php/rjs/article/view/322/197>

1. Problématique

Les jeunes lesbiennes, gai-e-s, bisexuel-le-s, trans, queer et bispirituel-le-s (LGBTQ2S) vivent dans une société qui tend à marginaliser leurs expériences et leurs parcours de vie, particulièrement lors du passage à la vie adulte (Richard, 2018). L'hétérocissexisme, un système par lequel les orientations sexuelles, les identités et les expressions de genre sont hiérarchisées à l'aune de référents normatifs sur le plan du genre et des sexualités (Worthen, 2016), augmente les risques de victimisation vécue par les jeunes et affecte négativement leur bien-être (Blais, Philibert, Samoilenko, Latour, Baiocco, Galantino, et Chamberland, 2022). Les réalités LGBTQ2S sont ainsi dévalorisées et sujettes à différentes formes de discrimination, tant au sein de la famille d'origine (Pullen Sansfaçon, Gelly, Faddoul et Lee, 2020), qu'à l'école (Chamberland, 2019; Moyano et del Mar Sanchez-Fuentes, 2020) et au travail (Baiocco, Blais, Samoilenko, Chamberland et Côté, 2023; Geoffroy et Chamberland, 2015).

Les organisations vouées à la diversité sexuelle et à la pluralité des genres (DSPG), tant les organismes à but non lucratif que les associations étudiantes, représentent une source de soutien communautaire pour les jeunes LGBTQ2S (Paceley, Thomas et Turner, 2019), notamment pour ceux qui n'ont pas eu accès à des services ou à des groupes « alliés » à leur école secondaire ou encore, ceux qui préfèrent taire leur orientation sexuelle ou leur identité de genre auprès de leur entourage. Au Québec, pour l'année 2018-2019, 87 organismes, associations ou points de services LGBTQ2S (ou ayant un volet voué à la DSPG) ont été recensés à travers la province (Blais, St-Pierre, Baiocco, Philibert et Chamberland, 2022). Outre le soutien potentiel qu'elles permettent, ces organisations constituent des espaces de participation sociale qui offrent entre autres l'occasion de s'impliquer dans un projet collectif, d'aider et de s'entraider, de transmettre des savoirs et de vivre des activités plaisantes en groupe (Raymond, Sévigny et Tourigny, 2012). L'engagement comme vecteur du développement du pouvoir d'agir représente d'ailleurs un facteur de protection pour les jeunes de minorités sexuelles et de genre (Petit, Chamberland, Richard et Chevrier, 2011).

Différents motifs amènent les personnes LGBTQ2S à vouloir s'impliquer au sein d'organisations vouées à la DSPG (Gates, Russell et Gainsburg, 2016; Gates et Lillie, 2021; Paceley, Keene et Lough, 2015). Certaines motivations sont d'ordre plus personnel : un besoin de soutien pour surmonter certaines difficultés psychosociales, un désir de briser son isolement et de socialiser avec des membres des communautés LGBTQ2S, une aspiration à acquérir des informations et des connaissances pour mieux (se) comprendre et être en mesure de s'affirmer. D'autres motivations sont davantage tournées vers les autres : s'engager pour promouvoir des valeurs comme l'équité et la justice sociale, souhaiter redonner à la communauté après avoir obtenu soi-même de l'aide, ressentir une responsabilité personnelle envers la communauté LGBTQ2S (« si je ne m'implique pas, qui le fera? »), ou encore, vouloir lutter contre les discriminations pour éviter que d'autres ne vivent les mêmes adversités.

S'engager et participer aux activités courantes d'un organisme ou d'une association LGBTQ2S procurent plusieurs retombées positives (Jaramillo-Jaramillo, Restrepo-Pineda,

Pantoja-Bohórquez et Martínez-Grisales, 2019; Szymanski, Goates et Strauss Swanson, 2021). Au niveau personnel, la participation peut donner accès à un espace sécuritaire et bienveillant pour en apprendre davantage sur son identité, développer des stratégies d'adaptation pour faire face au stress spécifique vécu en tant que personne minorisée (Meyer, 2003), vivre un meilleur fonctionnement psychologique ou contribuer à augmenter les affects positifs (sentiment que sa vie à un sens, par exemple). Au niveau interpersonnel, la participation sociale peut contribuer à une meilleure compréhension et à une acceptation plus harmonieuse du vécu d'une personne LGBTQ2S par sa famille d'origine et son groupe de pairs. Elle engendre aussi une plus grande solidarité entre les membres des communautés LGBTQ2S, ce qui peut mener à l'émergence d'initiatives permettant de développer des projets collectifs, d'organiser des luttes et de revendiquer des droits (Kamgain, Chamberland et Lévy, 2018).

Néanmoins, plusieurs situations personnelles, facteurs organisationnels et enjeux communautaires peuvent compromettre la participation sociale des personnes LGBTQ2S. Des travaux menés aux États-Unis montrent effectivement que différentes barrières se posent dans la trajectoire d'engagement des jeunes, et ce, à différents niveaux (Montagno, Garrett-Walker et Ho, 2021; Pacey, Keene, et Lough, 2016). Le manque de temps, le désir de maintenir son identité LGBTQ2S privée et l'absence de sentiment d'appartenance envers les communautés LGBTQ2S sont identifiés comme des barrières individuelles et interpersonnelles. Certaines dynamiques de groupe peuvent limiter la participation sociale, dont les craintes de répercussions que pourrait entraîner une quelconque forme de participation (rejet et intimidation, notamment). Au niveau organisationnel, différents éléments sont répertoriés dans les écrits : un manque de congruence entre les besoins ressentis par les jeunes et les services proposés (Pacey *et al.*, 2019), des désaccords avec les pratiques militantes et les postures politiques de certains groupes (Montagno *et al.*, 2021). Enfin, un déficit de représentations diversifiées, que ce soit en termes d'âge, de parcours identitaires ou d'origine ethnique, est aussi relevé comme un facteur structurel venant inhiber la participation.

Le présent article vise à identifier les enjeux d'exclusion rencontrés par les jeunes adultes LGBTQ2S au sein d'organisations vouées à la DSPG au Québec. Plus spécifiquement, nous souhaitons documenter les barrières venant compromettre leur participation sociale, afin de stimuler les réflexions et guider l'émergence de pratiques inclusives au sein des ressources LGBTQ2S. Cette contribution s'inscrit dans les travaux du Partenariat de recherche Savoirs sur l'inclusion et l'exclusion des personnes LGBTQ (SAVIE-LGBTQ), un vaste projet de recherche visant à documenter les parcours de vie et les formes contemporaines d'inclusion et d'exclusion sociale des personnes LGBTQ2S vivant au Québec.

2. Cadre d'analyse

La présente étude analyse la participation sociale des jeunes LGBTQ2S à l'épreuve des dynamiques d'inclusion et d'exclusion au sein des organismes voués à la DSPG. La

participation sociale est une notion polysémique qui recoupe différentes facettes de la vie en société. Le qualificatif « sociale » implique ici un rapport à autrui, c'est-à-dire une dimension relationnelle qui se construit à travers des interactions, lesquelles se déroulent dans des contextes d'action plus ou moins structurés (Raymond *et al.*, 2012). Selon Raymond, Gagné, Sévigny et Tourigny (2008) la participation sociale se déploie dans quatre « familles sémantiques » : 1) le fonctionnement dans la vie quotidienne; 2) les interactions sociales; 3) les réseaux sociaux; et 4) l'associativité structurée. Dans le présent article, les réseaux sociaux et l'association structurée (activités sociales organisées et bénévolat) correspondent aux dimensions qui ont été retenues. La notion de participation sociale a le mérite d'embrasser une vision globale de l'action citoyenne, qu'il s'agisse d'une implication bénévole au sein d'un organisme communautaire, d'un engagement militant au sein d'un collectif, ou lors de manifestations politiques ou encore, d'une présence lors d'activités organisées par une association étudiante. Les organisations vouées à la DSPG correspondent à des espaces d'intérêt pour étudier la participation sociale des jeunes adultes, puisqu'elles sont au cœur de l'histoire et de la vie collective des communautés LGBTQ2S au Québec (Kamgain *et al.*, 2018; Laprade, 2013).

Différentes barrières peuvent néanmoins brimer la participation sociale. Ces barrières correspondent à des formes d'exclusion sociale, qui représentent un déni de reconnaissance et une privation de droits et de ressources (McAll, 2008). Billette et Lavoie (2010) en proposent une typologie, qui se décline en sept dimensions : 1) l'exclusion *symbolique*, qui limite la pluralité de représentations sociales des personnes LGBTQ2S ou les associe à des images péjoratives et dénigrantes; 2) l'exclusion *identitaire*, qui dénie la différenciation individuelle et réduit la personne à des éléments comme son orientation sexuelle ou son identité de genre; 3) l'exclusion *sociopolitique*, qui limite l'accès aux lieux de pouvoir décisionnel ou à la pleine participation citoyenne; 4) l'exclusion *institutionnelle*, qui se caractérise par des soins et des services ne correspondant pas aux besoins des personnes; 5) l'exclusion *économique*, qui produit des barrières sur le marché de l'emploi ou des inégalités sur le plan du financement des organismes voués à la DSPG; 6) l'exclusion des *liens sociaux significatifs*, qui peut se remarquer par un rejet à la suite du dévoilement de son identité LGBTQ2S, et enfin 7) l'exclusion *territoriale*, qui se révèle par la disparité, voire l'absence de ressources et de services dans certaines régions.

3. Méthode

La présente étude qualitative s'appuie sur l'analyse de données secondaires recueillies dans le cadre du Partenariat de recherche SAVIE-LGBTQ.

3.1 Recrutement et échantillonnage

Deux vagues de recrutement ont été réalisées : une première à l'été 2018 (n = 31), et une seconde entre janvier 2019 et octobre 2020 (n = 106). Ce recrutement a été effectué par diverses infolettres et réseaux sociaux d'organismes communautaires ou d'organisations professionnelles et gouvernementales qui œuvrent de près ou de loin

avec les communautés LGBTQ2S. Nous avons également ciblé des organisations œuvrant auprès de certains sous-groupes que nous souhaitons rejoindre plus spécifiquement. Dans le cas des jeunes adultes, nous avons ciblé des organismes LGBTQ2S ou des organismes communautaires ciblant la population 18-30 ans, de même que les milieux postsecondaires (cégeps et universités). Ces efforts de recrutement ont permis de rencontrer 137 adultes de 18 ans ou plus, qui s'identifient comme LGBTQ2S et qui résident au Québec depuis au moins cinq ans. Les données présentées dans cette étude correspondent au sous-échantillon des jeunes adultes ($n = 49$) de 18 à 29 ans ($M = 24,4$; $ET = 3,5$). Le tableau 1 présente les caractéristiques sociodémographiques des personnes participantes sur le plan de l'identité de genre et de l'orientation sexuelle. Ces dernières correspondent à leur manière de s'auto-identifier au moment des entrevues.

Tableau 1. Caractéristiques sociodémographiques des jeunes adultes LGBTQ

Portrait sociodémographique	n	%
Identité de genre		
Femme cisgenre	16	33%
Personne non binaire	14	29%
Homme cisgenre	10	20%
Homme trans	6	12%
Femme trans	2	4%
Personne bispirituelle	1	2%
Orientation sexuelle		
Lesbienne	15	31%
Gai	10	20%
Pansexuelle	8	16%
Bisexuelle	7	14%
Queer	6	12%
Hétérosexuelle	2	4%
Bispirituelle	1	2%
Pays de naissance		
Naissance au Canada	42	86%
Naissance à l'extérieur du Canada	7	15%

Quant au plus haut niveau de scolarité complété, 33 % des personnes participantes avaient obtenu un diplôme universitaire, 35 % un diplôme d'études collégiales, 29 % un diplôme d'études secondaires, et enfin, 4 % un diplôme d'études primaires. Par ailleurs, la majorité de l'échantillon comptait sur des revenus annuels très limités. De fait, 27 % disposaient de moins de 10 000 \$ annuellement, 39 % d'un revenu annuel situé entre 10 000 \$ et 19 999 \$, et 14 % entre 20 000 \$ à 39 999 \$. Seulement 21 % disposaient de 40 000 \$ ou plus pour subvenir à leurs besoins.

Les personnes vivant actuellement en dehors des grands centres urbains, les personnes racisées ou vivant en situation de handicap sont peu représentées dans l'échantillon. En effet, alors que 71 % (n = 35) avaient déjà résidé en dehors d'une région métropolitaine pendant plus de 5 ans, près des trois quarts (73 %) vivaient actuellement à Montréal ou à Québec. Sur le plan de l'origine ethnique ou raciale, 18 % mentionnaient être racisé-e-s et 6 % précisaient appartenir à une communauté autochtone canadienne. Enfin, 39 % indiquaient avoir un handicap invisible, 14 % ont mentionné vivre avec un handicap visible diagnostiqué.

3.2 Collecte de données

La méthode du récit de vie a été privilégiée pour la collecte de données. Ce type d'entrevues individuelles s'articule autour de thématiques ciblées qui permettent de laisser émerger les effets interreliés et cumulés des expériences (Bertaux, 2014). Un calendrier de vie a été coconstruit avec chaque personne participante, pour faciliter la remémoration d'événements passés (Fisher, 2013). Pour ce faire, chaque personne a été rencontrée à deux reprises pour une durée totale moyenne de trois heures, et ce, à quelques jours d'intervalle. La première entrevue visait l'élaboration du calendrier de vie autour de trois à cinq points tournants concernant l'ensemble des domaines de vie ciblés (travail, famille, réseaux de soutien), mais également face au cheminement de son orientation sexuelle ou de son identité de genre. La deuxième rencontre était l'occasion de développer les récits de vie à partir de chacun des points tournants précédemment recueillis. Ces derniers ont été décortiqués afin de mettre en lumière les expériences d'inclusion et d'exclusion y étant associées.

3.3 Traitement et analyse des données

L'ensemble des entrevues ont été retranscrites intégralement, puis codées à l'aide du logiciel NVivo. Un arbre de codes a été produit, selon trois axes de données : 1) les situations d'inclusion et d'exclusion; 2) l'orientation sexuelle et l'identité de genre et 3) les domaines de vie que sont la famille, le travail et les réseaux sociaux. Lorsqu'un même extrait faisait référence à plusieurs thèmes, il était encodé dans tous les codes pertinents. Cet arbre de codes a été bonifié tout au long du processus de codification. De plus, il a été développé de façon exhaustive afin de favoriser l'uniformisation de la codification menée simultanément par plusieurs auxiliaires. Un accord interjuge était réalisé chaque fois que dix entrevues étaient codées. Les chercheur-e-s procédaient alors à la vérification de la codification générale, du pourcentage d'accord et du coefficient kappa de Cohen (0.8 ou plus était accepté). Ce processus a permis de s'assurer de la fiabilité de la codification, de même que de sa stabilité et de son exhaustivité.

Plus spécifiquement, le code « réseau de soutien social » a été mobilisé dans le cadre de la présente étude, puisque les données repérées grâce à ce code correspondent bien aux dimensions de la participation sociale retenues. En effet, ce code était utilisé lorsque les personnes participantes faisaient référence aux « réseaux au sein desquels elles entretiennent une vie sociale, les réseaux sociaux qu'[elles] côtoient en personne : les

activités de groupe, la fréquentation des espaces LGBTQ2S (des bars, des marches, etc.) et les engagements communautaires et militants ». Ce code pouvait également concerner « les personnes avec lesquelles [elles] partagent une activité sociale, pratiquent des activités de loisirs, sortent pour prendre un verre, autrement dit sur des connaissances, des collègues qui ne font pas partie du cercle intime ou de soutien ».

Enfin, les données retenues ont été analysées selon le modèle de l'analyse thématique (Paillé et Mucchielli, 2021). Cette analyse s'est à la fois articulée autour d'une approche déductive et inductive. Une approche déductive a d'abord été employée afin d'identifier l'ensemble des extraits liés aux motivations, aux barrières et aux retombées de la participation sociale. Une fois cette étape terminée, la création et l'organisation des thèmes émergents se sont poursuivies de façon inductive jusqu'à la toute fin du processus d'analyse. Les thèmes générés étaient au besoin regroupés à l'intérieur de thèmes centraux. Ce processus a ainsi permis de dégager différentes barrières pouvant inhiber la participation sociale des jeunes adultes LGBTQ2S, que nous avons choisi de distinguer selon quatre niveaux : 1) individuel; 2) interpersonnel; 3) intracommunautaire et, enfin, 4) organisationnel.

3.4 Considérations éthiques

La recherche a obtenu l'approbation éthique du Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec à Montréal (certificat #3225, 2019). Différentes mesures ont été déployées pour préserver l'anonymat des personnes participantes et assurer l'intraçabilité de leurs propos. Par exemple, des pseudonymes sont utilisés dans la restitution des résultats, et les informations pouvant identifier les personnes (lieux de résidence, emploi occupé, nom des organismes, etc.) ont été retirées des extraits d'entrevue sélectionnés.

4. Résultats

Les formes de participation sociale évoquées par les personnes participantes couvrent un large éventail, tant sur le plan des espaces fréquentés que de la fréquence et de l'intensité de l'implication. La majorité a fait référence à des organismes LGBTQ2S (groupes d'éducation et de sensibilisation, lignes d'écoute, organismes dédiés aux personnes trans ou aux personnes vivant avec le VIH/sida, etc.), ou à des associations étudiantes. Au-delà de ces implications dans des organisations plus ou moins formalisées, d'autres personnes ont aussi rapporté avoir participé à des événements sociopolitiques (manifestations, marches de la fierté, etc.), culturels (performances de drag, etc.), sportifs (*roller derby*, etc.) ou scientifiques (volontaires pour des études touchant la communauté LGBTQ2S). Quelques personnes ont également parlé de leur participation au sein d'organisations non spécifiquement LGBTQ2S (comités féministes, milieux antiracistes, etc.), mais qui entretiennent des alliances avec les mouvements de lutte pour la reconnaissance de la diversité sexuelle et de la pluralité des genres.

Les données analysées ont permis de dégager quatre types de barrières, chacune regroupant des enjeux personnels, relationnels ou environnementaux. Le tableau 2 en explique la signification.

Tableau 2. Types de barrières à la participation sociale

Types de barrière	Explication
Barrières individuelles	Enjeux personnels vécus à propos de la gestion du temps ou de l'épuisement militant, mais aussi à des craintes de victimisation s'inscrivant dans le parcours de découverte et d'affirmation de soi.
Barrières interpersonnelles	Dynamiques de groupe observées au sein des organisations pouvant créer des inconforts ou des malaises, de même que des expériences de discriminations vécues par les individus.
Barrières intracommunautaires	Enjeux de reconnaissance et tensions qui traversent les communautés LGBTQ2S, particulièrement sur le plan identitaire : les manières de conceptualiser la diversité sexuelle et la pluralité des genres et, conséquemment, d'organiser les services et de mener des luttes.
Barrières organisationnelles	Défis concernant la diversité des espaces de participation et les enjeux structurels qui pèsent sur les organisations, notamment sur le plan de leur financement et de l'offre régionale de services.

4.1 Barrières individuelles

Les jeunes adultes rencontrés ont fait mention des barrières individuelles susceptibles de limiter leur participation sociale au sein des organisations vouées à la DSPG, c'est-à-dire des enjeux perçus par elleux comme étant associés à leur situation personnelle. À ce propos, plusieurs personnes (11/49) mentionnent tout simplement ne pas avoir le temps ou l'énergie pour s'impliquer. Cette contrainte de temps entraîne des répercussions sur d'autres sphères de leur vie, dont les loisirs et le militantisme. Plusieurs choisissent alors de réduire leur niveau d'implication sociale pour atteindre un meilleur équilibre dans leur vie. De manière préventive, certaines personnes veulent surtout éviter de vivre à nouveau un épuisement découlant de leurs activités militantes. C'est entre autres le cas de Felicia et Mikinak, qui mentionnent avoir cessé leur implication à la suite d'un tel *burn-out*.

Quand je me suis impliqué·x un peu dans [nom de l'association étudiante], quand j'ai fait mon début de burn-out, j'ai quitté. (Felicia, 22 ans, personne non binaire, lesbienne)

Je milite beaucoup sur les trucs autochtones et je délaisse un peu le reste parce que le burnout militant hein... Je l'ai eu à un moment donné, alors je me suis dit : « Je vais me concentrer sur une affaire » [...] Je ne veux pas refaire un burn-out militant. (Mikinak, 24 ans, personne bispirituelle)

D'autres personnes mentionnent qu'elles participent volontiers à des activités organisées par d'autres, mais qu'en revanche, elles n'ont pas tendance à les initier elles-mêmes. Si certaines personnes évoquent leur manque d'expérience dans l'organisation d'événements pour justifier leur réticence, d'autres soulignent le sentiment d'infériorité qui les habite. Tania, par exemple, confie qu'elle a l'impression de « ne pas en faire assez » lorsqu'elle se compare à d'autres personnes plus impliquées, ce qui inhibe sa volonté de participation et son désir d'assumer un certain leadership.

Je reste avec mon « pas assez ». J'aimerais être plus active, mais je trouve que, puisque j'avais de la difficulté avec mon coming-out à ma famille [...] Je vois d'autres gens que je connais qui sont toujours en train de commencer des pétitions ou de commencer des événements pour advocate les droits des personnes LGBTQ+ et, moi, je ne fais pas ça. (Tania, 22 ans, femme cisgenre queer)

D'autres personnes (6/49) ont partagé que leur participation était limitée par l'absence de sentiment d'appartenance à la communauté, que ce sentiment témoigne d'un désintérêt ou d'une mise à distance liés à un besoin personnel de discrétion. Néanmoins, ces personnes ont toutes comme point commun d'éviter soigneusement de parler de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre à leur entourage. Ainsi, dans le premier cas de figure, les personnes se considèrent comme étant « hors milieux », c'est-à-dire qu'elles ne fréquentent pas les lieux de socialisation associés aux communautés et n'ont pas, ou très peu d'ami-e-s ouvertement LGBTQ2S : *Je ne fais pas partie de groupes, je ne fais pas partie de la communauté gaie*, confie Justin, un homme gai cisgenre de 23 ans. Une quelconque forme de participation au sein des organisations vouées à la DSPG est donc antinomique à leur manière de s'afficher.

Dans le deuxième cas de figure, les jeunes adultes témoignent de leur désintérêt envers les organisations LGBTQ2S, précisant au passage que leur orientation sexuelle et leur identité de genre ne sont qu'une facette de leur identité. Zhany, une personne lesbienne non binaire de 21 ans, remet en question la pertinence de participer aux activités de l'association LGBTQ2S de son université puisqu'il estime que le lesbianisme est une chose « normale » et ne constitue plus, selon iel, un élément rassembleur étant donné l'acceptation de l'homosexualité dans la société. De même, Kaya, une personne non binaire lesbienne de 25 ans, rapporte qu'il a *tout le temps été entouré-e de gens hétéros* et qu'en ce sens, iel ne ressent pas le besoin de fréquenter des milieux spécifiquement dédiés à la communauté LGBTQ2S. Jane, une personne non binaire pansexuelle de 24 ans, explique pour sa part qu'il ne ressent pas le besoin de dévoiler son identité de genre ni son orientation sexuelle puisqu'il estime que cela *n'est pas vraiment important*. Iel ne se souvient pas de moments où iel a parlé spontanément de son appartenance à la communauté LGBTQ, à moins qu'une question spécifique à ce sujet ne lui ait été posée :

Je ne pense pas que la majorité de mon réseau soit vraiment au courant de mon orientation, parce que je n'ai jamais ressenti le besoin de leur en parler. Rares sont les personnes qui m'ont vraiment posé la question. Ça ne me dérange pas d'y répondre, mais honnêtement, si quelqu'un me posait la question, je me demanderais un peu pourquoi parce que je trouve que ce n'est pas de leurs affaires. (Jane, 24 ans, personne non binaire pansexuelle)

Outre un certain désintérêt, Jane précise que cette mise à distance des communautés LGBTQ2S découle aussi de son souhait de ne pas être associé·x aux revendications des groupes qui les composent et qu'il n'endosse pas nécessairement :

Je n'aime pas qu'on m'identifie à une communauté particulière, parce que je n'ai pas envie que les gens pensent que j'endosse tout ce qui se fait ou tout ce qui se dit dans une certaine communauté. Ça, c'est une des raisons pourquoi ça m'intéresse moins de participer aux activités. C'est important pour moi que les gens fassent la différence entre la personne et la communauté. (Jane, 24 ans, personne non binaire pansexuelle)

Enfin, trois jeunes adultes rencontré·e·s ont précisé qu'ils craignaient à l'époque que leur participation à certaines activités fasse en sorte qu'ils correspondent à certains stéréotypes et soient ainsi plus visibles en tant que personnes LGBTQ2S. Charlotte évoque qu'elle était même *terrorisée* face à cette éventualité, et se réjouissait lorsqu'on lui mentionnait qu'elle *n'avait pas l'air lesbienne*. Ses préoccupations l'ont conduit à ne pas fréquenter les espaces LGBTQ2S pendant longtemps, à une période pendant laquelle elle se questionnait beaucoup sur le plan identitaire. Ces propos font écho à ceux d'Agathe, une femme trans lesbienne de 21 ans : *Au cégep, je sais qu'il y en avait une [organisation alliée], mais je n'ai pas participé. Je n'étais pas encore out*. De manière rétrospective, ces jeunes adultes sont désormais en mesure d'identifier l'homophobie ou la transphobie intériorisée qui les tenaillait et qui les amenait à vouloir mettre à distance les communautés LGBTQ2S.

4.2 Barrières interpersonnelles

Les jeunes adultes rencontré·e·s ont aussi évoqué des barrières interpersonnelles qui se posent comme des freins à leur participation sociale. Si plusieurs évoquent un inconfort (gêne, difficulté à faire les premiers pas, etc.) lors de nouvelles interactions sociales qui les amènent souvent à éviter les contacts en groupe, d'autres ont souligné leur crainte de vivre du rejet ou de la discrimination, voire d'exacerber l'intimidation déjà vécue : *J'avais peur de me faire plus intimider, d'avoir plus de conséquences sociales*, confie Félix, un homme trans hétérosexuel de 23 ans. *Si je me tiens avec du monde qui font aussi partie de la communauté, ça va tu être pire?*, se demandait-il lorsqu'il jonglait avec l'idée de joindre ou non un comité LGBTQ2S à son école secondaire. Dans le même

ordre d'idée, Jane ajoute : *Ça m'aurait probablement fait du bien de savoir que ce groupe-là existait, mais je n'aurais probablement jamais fréquenté le groupe.*

L'anticipation de l'attitude et des réactions négatives d'autrui représentent ainsi une barrière avec laquelle doivent composer les jeunes adultes LGBTQ2S rencontrés. Ils évaluent les bénéfices d'une éventuelle participation communautaire, mais aussi les coûts qui lui sont associés. Cela fait écho à la question de la visibilité abordée précédemment, mais en soulignant à grands traits les craintes de représailles qu'une telle exposition fait ressentir chez les jeunes : *Socialiser avec des groupes spécifiquement LGBTQ parce qu'ils sont LGBTQ, ça me met un peu mal à l'aise parce que... par association, je n'ai pas envie que les gens le sachent, pour des raisons de sécurité,* précise à ce sujet Nikita, une personne non binaire bisexuelle de 20 ans. Alix, pour sa part, prévoit participer à la prochaine marche trans, mais se questionne sur les répercussions que cela pourrait avoir sur ses relations avec sa famille :

Il y a la marche trans en fin de semaine... Je vais sûrement y aller, mais ça me stresse d'y aller, ça serait la première fois. À chaque fois, j'ai évité d'y aller parce que ça, c'est vraiment un gros coming-out. C'est marcher dans la rue, dans l'espace public, et dire à tout le monde « Je suis une personne trans ». Mes parents ne savent pas que je suis une personne trans. Qu'est-ce qui se passe si des gens prennent une photo de moi et la mettent sur la première page d'un journal? Je vais devoir expliquer ça à ma mère. (Alix, 24 ans, personne non binaire et queer)

Outre les réactions des pairs et de l'entourage, d'autres jeunes adultes font référence aux discriminations vécues au sein même des communautés LGBTQ2S, qu'elles soient à caractères homophobe ou transphobe, mais aussi associées au parcours migratoire, à la couleur de la peau ou à la religion. Comme en témoigne Nassim, un homme gai cisgenre de 22 ans, les remarques et les attitudes racistes dont il est victime depuis son arrivée au Québec posent des enjeux d'exclusion auxquels il ne s'attendait pas :

Je suis parti de chez moi parce que c'était homophobe. Je suis arrivé ici parce que le monde extérieur a une très belle image du Canada. Mais quand tu arrives ici, tu comprends qu'il y a aussi de l'homophobie et du racisme. Je ne pensais pas que j'allais retrouver de l'homophobie au sein de la communauté gaie; l'homophobie intériorisée, je veux dire. Et je savais encore moins que j'allais vivre du racisme et de la xénophobie dans la communauté gaie! Ça m'a fait vraiment mal. (Nassim, 22 ans, homme gai cisgenre)

Certain-e-s jeunes, principalement des hommes gais, relèvent quant à eux la sexualisation des contacts sociaux qu'ils ont vécue au sein de groupes et d'associations LGBTQ2S comme une barrière d'ordre interpersonnel qui affecte leur participation sociale. Durant l'entretien de recherche, Théo raconte que son conjoint et lui souhaitent élargir leur réseau social et former des liens d'amitié avec d'autres hommes gais. Or, il rapporte que les membres de l'organisme fréquenté voulaient *toujours plus* que de

l'amitié. Ce constat l'amène à prendre une distance face à la communauté gaie et à cesser d'y participer.

On s'est dit : « On veut des amis de gars ». En jasant avec des gais, c'est là que je me rendais compte que, finalement, ça ne mènera jamais à de l'amitié. Ils veulent tout le temps plus. [...] Faque là, je me suis dit : « Je pense que je ne peux pas avoir d'amis gais » [...] Je me sens un peu exclu de ce monde-là parce que je n'ai pas envie d'être comme une proie, dans le fond [...]. La plupart [des gars] couchent tous ensemble. Tout est interrelié, puis moi je n'ai pas envie de vivre ça. (Théo, 28 ans, homme cisgenre, gai)

Faisant écho au récit de Théo, Yannick rapporte qu'une dynamique de séduction est souvent présente entre lui et les autres membres de l'organisme. Il mentionne avoir vécu des attouchements non désirés lors de soirées de socialisation, en plus d'avoir subi du harcèlement sexuel de la part d'une personne en situation de pouvoir. Il cite que cette expérience a représenté un point tournant qui l'a mené à se questionner sur sa participation.

Souvent il y a une espèce de dynamique de séduction qui est un peu tannante. [...] Moi, en tant que jeune de 22-23 ans qui allait dans ces soirées-là, ça arrivait que je me fasse tripoter un peu les fesses. [...]. J'ai déjà vécu du harcèlement sexuel de la part de quelqu'un. Ça, ça comme été un point tournant, parce que je me demandais : « Est-ce que le milieu LGBT est tout le temps sexuel? » (Yannick, 27 ans, homme cisgenre, gai)

Pour sa part, Samuel, un homme cisgenre gai de 20 ans, déplore avoir cessé sa participation à des activités LGBTQ2S après qu'un intervenant ait adopté selon lui des comportements inappropriés. Ce dernier lui aurait fait plusieurs compliments, ce qui lui aurait généré un malaise : *Ce n'était pas qu'il me cruaisait [draguait], mais il me faisait plein de compliments... et j'étais un peu mal à l'aise, confie-t-il. Il me textait des affaires le soir et j'étais comme...non. J'ai juste arrêté d'y aller.*

4.3 Barrières intracommunautaires

Les jeunes adultes ayant participé à l'étude remarquent que des barrières intracommunautaires limitent leur participation sociale. Ancrées dans les manières de conceptualiser la diversité sexuelle et de genre et, conséquemment, d'organiser les services et de mener des luttes politiques, ces barrières ont pour effet selon elleux d'exclure certaines personnes ou certains groupes marginalisés. Les tensions observées au sein des organisations amènent les personnes concernées à parler de la *fragmentation* des communautés LGBTQ2S :

Je vais à très peu d'événements LGBTQ, je ne me suis jamais senti·x à l'aise. La plupart de mes amis proches sont queer. [...] J'ai l'impression que les gens pensent qu'il y a UNE communauté. Pourtant, on sait tous·te que c'est super fracturé. (Louis, 27 ans, personne non binaire et queer)

À Montréal, il y a tellement de diversité que, en fait, les gens se mettent tout le temps en petits groupes séparés. Par exemple, les gais noirs, les gais asiatiques, les personnes transgenres femmes, les personnes transgenres hommes, ce sont tous des petits groupes et ils ne se parlent pas entre eux. (Agathe, 21 ans, femme trans lesbienne)

Les manières de nommer les réalités plurielles au sein des communautés LGBTQ2S font en sorte que certaines personnes ne se reconnaissent pas – ou se sentent à l'étroit – dans les expressions ou les étiquettes mises de l'avant pour désigner et représenter les membres. Les personnes queer et non binaires, notamment, dénoncent ce qu'elles considèrent comme étant une résistance de certains organismes au regard de la fluidité des genres et de sexualités, de même que leur fermeture à adapter leur mission et leurs services à cet égard.

J'ai l'impression des fois que, quand on n'est pas dans une case précise ou qu'on n'est pas défini de façon précise, c'est plus difficile d'être inclus dans certains milieux. J'ai déjà fréquenté certains espaces qu'on pourrait considérer comme LGBT, mais je ne me suis jamais vraiment senti·x très à l'aise ou confortable dans ces espaces-là. (Jane, 24 ans, personne non binaire pansexuelle)

Dans le même ordre d'idées, la reconnaissance et l'inclusion de la pluralité des parcours trans et non binaires posent divers enjeux pour les organisations LGBTQ2S, particulièrement celles dont la mission portait historiquement sur la diversité sexuelle uniquement (soit les réalités LGB, et non la pluralité des genres) : *Je ne dirais pas que c'est accueillant parce qu'en fait, il y a beaucoup de milieux militants qui ont vraiment de la misère avec les personnes trans en ce moment*, estime Louis, une personne non binaire et queer de 27 ans. Qui plus est, la multiplication des manières de s'auto-identifier pour les membres des communautés LGBTQ2S et l'évolution rapide des définitions et des concepts font en sorte que des tensions émergent au sein des organisations, notamment les organismes qui s'inscrivent dans une vision binaire du genre.

Je me suis rendu compte que même les féministes super radicales à [nom de l'établissement d'études supérieures] ne savaient pas c'était quoi des personnes trans non binaires. [...] Il n'y avait vraiment pas d'espace pour les conversations sur les réalités trans [au sein d'un comité]. Là, je me suis rendu compte à quel point j'étais marginal·x. (Fanny, 24 ans, personne non binaire et queer)

Si certaines personnes participantes attribuent cette situation à de l'incompréhension et à un manque d'information, d'autres insistent sur l'intolérance et le manque d'ouverture d'esprit qu'une telle attitude révélerait. L'adhésion à une vision binaire des genres – mais aussi sa déconstruction – peut également générer des discussions animées au sein des groupes trans. Sébastien rapporte qu'une personne non binaire impliquée dans un groupe universitaire aurait invalidé l'identification et les besoins d'une personne trans binaire. Il rapporte d'ailleurs que ce contexte, qu'il décrit comme tendu et agressif, a contribué à ce qu'il cesse son implication au sein de l'association.

Étant membre de [nom du groupe], j'ai vu beaucoup d'hostilité entre personnes binaires, personnes non binaires. [...] En même temps, je comprends, parce que... on est tous des gens qui souffrent et qui essaient de faire de quoi qui a du sens, mais on avait une personne full binaire qui était venue, en disant : « Bonjour, j'aimerais ça avoir de l'aide pour devenir une femme ». Tu sais, des questions comme ça... mais là, la personne s'est fait ramasser par un membre du groupe. (Sébastien, 25 ans, homme trans et queer)

L'expérience de Sébastien témoigne des tensions observées au sein des communautés trans et non binaires par plusieurs jeunes adultes rencontré-e-s, dont Roger. Ce dernier explique la situation actuelle par la présence d'un conflit générationnel entre ce qu'il appelle *les paradigmes binaires et non binaires* des parcours trans. Selon lui, les générations plus âgées adhèreraient davantage à un paradigme binaire du parcours d'affirmation de genre, où les expériences entourant la transition médicale occupent une place importante dans le discours public. Pour illustrer son point, il relate une interaction vécue avec une femme plus âgée que lui : *Il y avait une madame, 40 ou 50 ans comme ça, qui, à un moment donné, commence à me dire que les personnes non binaires, elle ne comprend pas ça, elle. C'était du genre : « Il y en a que c'est too much » (Roger, 28 ans, homme trans hétérosexuel).*

4.4 Barrières organisationnelles

Enfin, les jeunes adultes ont identifié plusieurs barrières organisationnelles que viennent limiter leur participation sociale, c'est-à-dire des éléments relevant de la structure des organisations et du caractère inclusif des espaces de participation. L'un des enjeux majeurs mentionnés concerne le nombre limité de milieux LGBTQ2S et, surtout, la disparité régionale observée à travers la province. Effectivement, les personnes participantes qui habitent à l'extérieur des grands centres urbains déplorent le manque de ressources dans leur région et la distance parfois considérable qu'elles doivent franchir pour être en mesure de participer à des activités et de recevoir des services. L'absence d'événements collectifs (marche de la fierté, par exemple) ferait aussi en sorte, selon elles, de rendre les communautés LGBTQ2S moins « soudées » dans leur localité, ce qui affecte d'emblée à la baisse leur désir d'implication. Or, cette disparité n'est pas seulement observée à l'extérieur de Montréal, mais aussi dans la

région métropolitaine, notamment en ce qui a trait à l'absence d'espace par et pour les lesbiennes et les femmes de la diversité sexuelle et de genre.

Le Village gai, ce n'est vraiment pas pour les jeunes lesbiennes. Le Drugstore, ça a fermé. Le Royal Phoenix, ça a fermé. Il n'y a aucun bar. Il n'y a aucun lieu, aucun espace pour les femmes lesbiennes si ce n'est que des soirées une fois de temps en temps dans des places.
(Charlotte, 29 ans, femme cisgenre lesbienne)

Outre les variations de l'offre de services et de participation au niveau régional, la question de la stabilité des organisations et la mobilisation des membres est abordée par une dizaine de jeunes adultes rencontré-e-s. Luna, par exemple, explique avoir longtemps cherché un groupe LGBTQ2S pour participer à des activités, rencontrer de nouvelles personnes et briser son isolement. Grâce à une amie, elle a finalement été mise en contact avec une association étudiante universitaire. Or, après avoir participé à deux événements, l'association prenait une pause durant l'été. Par conséquent, elle n'a pas eu l'occasion de développer suffisamment de liens avec les gens pour réaliser des activités dans d'autres contextes et s'investir pleinement dans sa nouvelle communauté. Au sein des organisations qui ne sont pas dotées de personnel salarié permanent, dont les associations étudiantes et les groupes communautaires portés uniquement par des bénévoles par exemple, le roulement des personnes engagées est identifié comme un frein majeur à la participation : *Au cégep, on en a un [groupe allié], mais il n'est pas stable, il n'y a rien qui se fait, donc je ne suis pas dedans*, explique Roxanne, une personne non binaire pansexuelle de 20 ans.

D'autres jeunes adultes mentionnent l'inadéquation de l'offre de services avec leurs besoins comme barrière organisationnelle. Charlotte estime que la culture du *night life* occupe une place importante au sein de la communauté LGBTQ2S, ce qui ne correspond pas aux besoins de certaines personnes : *Je ne suis pas très culture de nuit. C'est quand même une bonne partie de la culture queer. Puis ce n'est pas vraiment mon truc.* À ce propos, Luna et Agathe expliquent que les soirées sont souvent bruyantes, ce qui limite les interactions et la qualité des échanges. D'autres, comme Mikinak, déplorent surtout l'omniprésence de l'alcool dans les événements LGBTQ2S :

Un des problèmes que je trouve... Moi je n'aime pas ça, les bars. Je ne bois pas. Il y a beaucoup d'alcoolisme dans ma famille et ça fait au-dessus de deux ans que je suis sobre. J'évite les bars le plus possible. Puis, beaucoup d'activités LGBTQ se passent dans les bars malheureusement, ça m'éloigne un peu. [...] Dès qu'il y a de l'alcool, je suis réticent-e à aller à des activités (Mikinak, 24 ans, personne bispirituelle)

Un autre enjeu relevé sur le plan organisationnel est l'offre de services et d'occasions de participation orientée selon l'âge des personnes. Quelques personnes mentionnent ne pas avoir participé à certaines activités d'organisations LGBTQ2S puisqu'elles s'adressaient à des personnes plus jeunes : *Il y avait un groupe pour les jeunes,*

mentionne Luna, une femme cisgenre lesbienne âgée de 23 ans. *J'y ai été quelques fois quand j'avais 18 ans et, à ce moment-là, je trouvais déjà que c'était du monde encore plus jeune qui allait là. Je me sentais moins dans la gang finalement*, ajoute-t-elle, précisant que ce contexte a affecté son sentiment d'appartenance au groupe. Or, comme le révèle le témoignage de Roxanne, la participation peut évoluer et se transformer au fil du temps, passant d'une présence aux groupes de soutien en tant que participante à une implication bénévole comme animatrice :

À force d'y aller, je me sens moins interpellée par les groupes de discussion parce qu'il y a beaucoup plus de jeunes que d'adultes [...]. Je participe moins aux rencontres parce que je me sens un peu moins à ma place dans les groupes de jeunes, mais je m'implique maintenant au niveau du bénévolat. (Roxanne, 20 ans, personne non binaire pansexuelle)

Enfin, les écueils dans l'atteinte d'une pleine inclusion au sein des communautés LGBTQ2S sont illustrés par la marginalisation de certains groupes, particulièrement les personnes immigrantes, les personnes racisées, les personnes en situation de handicap et les personnes autochtones. Frédérique, une personne non binaire et queer de 28 ans, explique : *Je trouve qu'à Montréal il y a beaucoup trop de gens qui sont invisibles dans la communauté. J'ai l'impression qu'on voit qu'une seule partie de la communauté. C'est ça qui m'enlève beaucoup de plaisir, en fait.* Cela réfère à l'enjeu de la diversité des représentations à l'intérieur même des organisations vouées à la DSPG, ce dont peut témoigner Sabrina, une femme cisgenre bisexuelle de 25 ans : *Well, I'm a woman and I'm racialized and I'm queer [laugh] and I'm having these health issues too. In the areas that I have often worked or volunteered, it's not really people who look like me.* Comme le confie Felicia et Nassim, cette absence de représentation peut créer un sentiment d'isolement et d'altérité chez les personnes racisées qui les amène à devoir naviguer avec prudence à travers les réseaux communautaires LGBTQ2S.

De façon générale, on devenait amis et on passait beaucoup de temps ensemble. Mais c'est juste que j'étais la seule personne racisée. J'étais plus proche des hommes que des femmes. C'était des filles blanches qui s'impliquaient, puis je ne connectais pas tant avec elles. Il y avait cette vibe-là un peu hippie, et je n'étais pas tant à l'aise avec ça et on dirait qu'elles ne voulaient pas non plus établir des liens. (Felicia, 22 ans, personne non binaire, lesbienne)

Parfois je me dis : « Est-ce que ça vaut la peine que je sois aussi inclus et que je voie qu'il y a des gars dans la communauté qui sont comme ça? Est-ce que ça vaut mon énergie? ». Je commence à choisir plus les endroits gais où je vais, parce que je n'ai pas envie d'aller à des endroits où je sais que la majorité va être des gars gais blancs privilégiés avec des corps spécifiques. (Nassim, 22 ans, homme cisgenre gai)

Dans le même ordre d'idées, Mikinak rapporte avoir développé de nouvelles amitiés dans le milieu où iel s'impliquait, mais que celles-ci étaient exclusivement non autochtones. Iel estime que cette situation illustre la présence limitée des personnes autochtones dans la société, et plus particulièrement dans les communautés LGBTQ2S.

Je me suis fait de nouveaux amis, mais tous des amis non autochtones. Ça, ça montre déjà qu'il y a un problème quelque part [rire]. Je n'ai jamais senti que je faisais partie d'une communauté LGBTQ en faisant mon coming-out. C'est quelque chose que j'aimerais développer éventuellement, mais c'est ça... (Mikinak, 24 ans, personne bispirituelle)

5. Discussion

L'étude visait à documenter les situations compromettant la participation sociale des jeunes adultes LGBTQ2S au sein des organisations vouées à la diversité sexuelle et à la pluralité des genres au Québec. Les témoignages montrent que différentes barrières écosystémiques influencent la place accordée à l'engagement dans la vie de ces jeunes adultes et peuvent ainsi reproduire des situations d'exclusion sociale dans les communautés LGBTQ2S.

Au niveau individuel, la gestion du temps et les difficultés à concilier sa participation dans de multiples sphères de vie (réseaux sociaux, famille, études, travail, etc.) posent, par exemple, des enjeux personnels pour les jeunes adultes qui affectent leur capacité à participer à la vie communautaire. Comme le remarque Gallant (2019), la pression de s'engager dans toutes les sphères de sa vie, voire les injonctions à « performer » sa participation caractérisent l'engagement des jeunes d'aujourd'hui. Dans le cas des jeunes adultes LGBTQ2S, la participation sociale s'inscrit souvent dans un parcours d'exploration, de découverte et d'affirmation de soi, en lien avec son identité de genre ou son orientation sexuelle. Elle recèle dès lors un aspect profondément intime, mais aussi infiniment politique étant donné le contexte hétérocissexiste actuel. Cette double composante fait en sorte que les besoins et les aspirations des jeunes adultes au regard de la participation sociale sont hétérogènes, ce qui entraîne des défis pour l'adaptation des services et des espaces. Qui plus est, leur sentiment d'appartenance et leur rapport aux communautés LGBTQ2S, de même que leur niveau d'aisance face à la visibilité de leur identité peuvent, dans certains cas, constituer des indicateurs de leur cheminement identitaire, des difficultés d'acceptation de soi ou encore, une manifestation d'homophobie ou de transphobie intériorisée. La crainte que leur participation les amène à ultérieurement vivre de la stigmatisation ou que leur sécurité soit compromise est un élément central pour plusieurs, ce qui fait écho aux travaux de Gabriele-Black et Goldberg (2019) et Montagno *et al.* (2021) qui abordent aussi l'exclusion des liens sociaux significatifs.

Au-delà des enjeux individuels, des dynamiques interpersonnelles peuvent poser aussi des barrières à la participation. La sexualisation des contacts sociaux observée par certains participants au sein de la communauté gaie en est un exemple, lequel constitue une porte d'entrée pour aborder la question des violences sexuelles. Sujet tabou s'il en

est, il montre surtout la nécessité de briser le silence sur cet enjeu (Dorais et Gervais, 2019), mais aussi le besoin de créer des espaces communautaires pour traiter la question du consentement (McKie, Skakoon-Sparling, Levere, Sezlik et Humphreys, 2020).

Des barrières intracommunautaires ont aussi été identifiées par les jeunes adultes rencontré·e·s. La multiplication des étiquettes utilisées pour nommer, reconnaître et faire exister des réalités plurielles dans la société illustre une certaine « parcellisation » des groupes identitaires réunis sous l'acronyme LGBTQ. Bien que l'expression « diversité sexuelle et pluralités des genres » procure une économie lexicale de bon aloi, le défi de la reconnaissance des singularités individuelles persiste, tout en créant un « nous » collectif (Chartrand, 2016). Si le rôle cohésif et mobilisateur des identités collectives LGBTQ2S est complexifié par les différentes interprétations qui leur sont données, cela témoigne surtout d'une ébullition au sein des milieux scientifiques et communautaires, exemplifiée par une reconnaissance grandissante des nuances conceptuelles, des enjeux et des besoins différenciés au sein des personnes minorisées en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre.

Cette forme d'exclusion identitaire se répercute au niveau organisationnel, puisque les revendications de membres et les demandes importantes de services incitent les organismes à élargir leur mission, en incluant par exemple l'ensemble des constellations identitaires de la DSPG. Par conséquent, une grande polyvalence est attendue envers le travail des personnes embauchées et des bénévoles (Almeida, 2017). Cela pose de nombreux défis sur le plan de la gouvernance des organisations, mais offre aussi des opportunités stimulantes pour réfléchir à l'exclusion institutionnelle et aux enjeux de reconnaissance au sein des communautés LGBTQ2S (Vallerand, Lavoie, Lépine, Plante-Hébert, Baron, Corriveau-Branchaud, Lajeunesse, Charbonneau et Houzeau, 2021).

L'étude a également permis de relever plusieurs barrières structurelles qui viennent affecter la participation sociale. L'invisibilité et le manque d'espaces pour certains groupes, les lesbiennes, les personnes racisées et les personnes autochtones notamment, sont un problème identifié par les jeunes adultes de la recherche, en plus d'être relevé dans les écrits sur l'engagement militant LGBTQ2S (Labelle, 2020; Lebreton, 2017; Parmenter, Galliher, Wong et Perez, 2021). À la lumière des dimensions de l'exclusion symbolique et sociopolitique, ces constats mettent de l'avant que les représentations négatives, à travers les processus hétérocissexistes, impactent la construction identitaire des jeunes adultes LGBTQ2S, ainsi que la visibilité de certains groupes et leur accès à des espaces spécifiques. L'anticipation d'être exposé·e·s à de la discrimination, ainsi qu'à la sexualisation dans certains organismes LGBTQ2S, peut limiter la participation citoyenne et donc contraindre l'expression du pouvoir d'agir et l'implication des jeunes adultes LGBTQ2S dans l'action civique ou politique.

En outre, la taille considérable du territoire québécois entraîne des difficultés d'accès aux organisations LGBTQ2S, particulièrement dans les régions éloignées des centres urbains (Almeida, 2017). En effet, les organismes sont dispersés de façon inégale à travers la province et certaines régions en sont même dépourvues (Blais *et al.*, 2022). En plus de voir leurs enjeux invisibilisés, cette forme d'exclusion territoriale amène les

groupes LGBTQ2S de régions éloignées à être confrontés à une charge financière accrue (frais de déplacement plus importants, par exemple), sans compter que les personnes y résidant doivent souvent composer avec une offre de services peu diversifiée ou moins spécifique. On observe aussi une distribution inégale des organismes (Fortin et Mansour, 2022). Par exemple, la région de Laval comporte une population d'environ 400 000 personnes, mais ne compte qu'un seul organisme LGBTQ2S. En comparaison, la région de la Capitale-Nationale compte une population d'environ 700 000 personnes, mais rassemble sept fois plus d'organismes LGBTQ2S sur son territoire.

Le sous-financement des organisations LGBTQ2S comme révélateur d'exclusion économique entraîne plusieurs répercussions matérielles (Blais *et al.*, 2022), dont une réduction des services offerts, des mises à pied ou des fermetures d'organismes durant l'été ainsi que des enjeux associés aux ressources humaines (épuiement et roulement élevé du personnel, difficultés de recrutement et de rétention, etc.). Laprade (2013) relève également que la fragilité financière et humaine des organisations compromet la pérennité des groupes jeunesse et la transmission de la mémoire militante. De fait, seulement 40 % des organismes LGBTQ2S québécois comptent sur des ressources salariées à temps plein (Blais *et al.*, 2022). En plus de leur mandat de base, les organismes LGBTQ2S doivent composer avec des phénomènes sociaux variés comme l'itinérance, la santé mentale, la toxicomanie, la santé sexuelle, etc. (Laprade, 2013). Or, cette pression généraliste se déroule dans un contexte où la connaissance de ces spécificités est parfois déficitaire (Almeida, 2017).

Bien qu'il s'agisse d'un élément peu abordé dans les entrevues avec les jeunes rencontré-e-s, l'épuiement militant révélé dans le récit de certain-e-s d'entre elleux représente néanmoins un enjeu d'intérêt, considérant que les risques et les conséquences qui lui sont associés peuvent s'aggraver au fil du temps et que ce phénomène interpelle directement les organisations vouées à la DSPG (Goldberg, Smith et Beemyn, 2019; Sligo, Besley, Ker et Nairn, 2022). À ce sujet, Vaccaro et Mena (2011) et Tavarez (2022) identifient plusieurs facteurs qui peuvent causer ou entretenir un tel épuiement : un réseau social limité, une difficulté à exprimer ses limites, l'absence de moments pour se reposer et prendre soin de soi (*self care*), la fatigue de compassion, le sentiment accru de responsabilité envers les autres et le stress que provoque l'exploration de multiples identités minoritaires chez les jeunes LGBTQ2S racisé-e-s ou bispirituel-le-s, par exemple. D'autres facteurs sont à considérer tels la frustration et le sentiment d'injustice ressenti par les personnes militantes face à la lenteur des changements sociaux, de même que les relations tendues et les luttes internes entre les communautés (Chen et Gorski, 2015).

6. Conclusion

L'étude a permis de documenter différentes barrières qui briment la participation sociale et engendrent des situations d'exclusion pour les jeunes adultes LGBTQ2S. Dès lors, les résultats inspirent l'exploration de pistes prometteuses pour adapter les pratiques des organisations vouées à la DSPG, et ce, dans le but de favoriser la diversité et l'inclusion. Les discriminations vécues par les jeunes minorisés, tant du point de vue

ethnique ou racial que de la diversité capacitaire par exemple, soulignent l'urgence d'agir dans une perspective intersectionnelle pour déconstruire d'autres systèmes d'oppression qui accentuent l'hétérocisnormativité. Puisque les travaux du Partenariat de recherche SAVIE-LGBTQ ne portent pas spécifiquement sur la participation sociale, l'accès à des données secondaires pose néanmoins certaines limites en matière de contextualisation des situations relatées et ses possibilités d'analyse dans le cadre du présent projet. Des recherches futures pourraient s'attacher à mieux comprendre les motivations, mais aussi les effets et les facteurs qui contribuent à la participation des jeunes LGBTQ2S.

Remerciements

L'équipe de recherche *Savoirs sur l'inclusion et l'exclusion des personnes LGBTQ* (SAVIE-LGBTQ) tient à remercier toutes les personnes qui ont participé à la recherche et nous ont confié leurs expériences. Nous remercions également l'équipe complète des cochercheur-e-s et collaborateur-trice-s, des organismes partenaires et des représentant-e-s d'organismes associés à la recherche. La recherche SAVIE-LGBTQ a été rendue possible grâce au financement du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et aux contributions des partenaires et autres organismes contributeurs au projet.

Bibliographie

- Almeida, J. (2017). *Rapport sur le racisme systémique vécu par la communauté LGBTQ+ montréalaise*. Conseil québécois LGBT. <https://conseil-lgbt.ca/wp-content/uploads/2023/05/Almeida-2017-Rapport-racisme-systemique-Montreal.pdf>
- Baiocco, M., M. Blais, M. Samoilenko, L. Chamberland et I. Côté (2023). Élaboration d'un indice composite de qualité de l'emploi des employés lesbiennes, gais, bisexuels, trans et queer du Québec (Canada). *Revue internationale du travail*, 162 (2), 361-388. <https://doi.org/10.1111/ilrf.12238>
- Bertaux, D. (2014). *Le récit de vie : l'enquête et ses méthodes*. (3^e éd.) Paris : Armand Colin.
- Billette, V. et J.-P. Lavoie (2010). Vieillissements, exclusions sociales et solidarités. In M. Charpentier, N. Guberman, V. Billette, J.-P. Lavoie, A. Grenier et I. Olazabal (dir.), *Vieillir au pluriel. Perspectives sociales* (1^{re} éd., p. 1-22). Montréal : Presses de l'Université du Québec. <https://doi.org/10.2307/j.ctv18ph6h8.5>
- Blais, M., M. Philibert, M. Samoilenko, A.-C. Latour, M. Baiocco, G. J. Galantino et L. Chamberland (2022). *Bien-être et inclusion des personnes LGBTQ+ au Québec : une analyse secondaire de données d'enquêtes populationnelles et d'échantillons de volontaires*. Chaire de recherche sur la diversité sexuelle et la pluralité des genres, Université du Québec à Montréal.

- Blais, M., M. St-Pierre, M. Baiocco, M. Philibert et L. Chamberland (2022). *Portrait régional de la vitalité des ressources LGBT+ au Québec*. Chaire de recherche sur la diversité sexuelle et la pluralité des genres et Conseil québécois LGBT. <https://chairedspg.uqam.ca/wp-content/uploads/2022/03/portrait-resslgbt-chaire2022-FINAL-web84.pdf>
- Chamberland, L. (2019). Enquêtes nord-américaines sur les violences homophobes et transphobes en contexte scolaire : l'invisibilisation du sexisme. *Cahiers du Genre*, 1 (66), 129-155. <https://doi.org/10.3917/cdge.066.0129>
- Chartrand, A. (2016). *Fragmentation et stagnation : enjeux de mobilisation du mouvement LGBTIQ aux Philippines*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal. <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/18833>
- Chen, C. W. et P. C. Gorski (2015). Burnout in social justice and human rights activists: Symptoms, causes and implications. *Journal of Human Rights Practice*, 7 (3), 366-390. <https://doi.org/10.1093/jhuman/huv011>
- Dorais, M., M. J. Gervais, B. (coll. A. Sousa, M.-G. Lalancette Lagotte et M. Mendo) (2019). *Après le silence. Réagir aux violences sexuelles envers les personnes LGBT*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Fisher, C. M. (2013). Queering data collection: Using the life history calendar method with sexual-minority youth. *Journal of Social Service Research*, 39 (3), 306-321. <https://doi.org/10.1080/01488376.2013.766554>
- Fortin, M. et W. Mansour (2022). *Portrait du financement des groupes LGBTQ+*. Institut de recherche et d'informations socioéconomiques. <https://iris-recherche.qc.ca/publications/portrait-du-financement-des-groupes-lgbtq-au-quebec/>
- Gabriele-Black, K. A. et A. E. Goldberg (2019). "I've heard there's some sort of underground group": LGBTQ activism on Evangelical Christian campuses. *Journal of Diversity in Higher Education*, 14 (3), 316-327. <https://doi.org/10.1037/dhe0000163>
- Gallant, N. (2019). Prolégomènes pour l'étude de l'engagement des jeunes dans diverses sphères de vie : réflexions conceptuelles et esquisse d'opérationnalisation, *Revue Jeunes et Société*, 4 (1), 91-112. <https://doi.org/10.7202/1069171ar>
- Gates, T. G. et S. Lillie (2021). An exploration of lesbian, gay, bisexual, transgender, and queer volunteerism in North American social service organizations. *Journal of Social Service Research*, 47 (3), 303-314. <https://doi.org/10.1080/01488376.2020.1768201>
- Gates, T. G., E. B. Russell et J. Gainsburg (2016). Volunteers work for lesbian, gay, bisexual, transgender, and queer rights: Motivations at a Rochester social justice organization. *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 28 (1), 39-53. <https://doi.org/10.1080/10538720.2016.1124352>

- Geoffroy, M. et L. Chamberland (2015). Discrimination des minorités sexuelles et de genre au travail : quelles implications pour la santé mentale? *Santé mentale au Québec*, 40 (3), 145-172. <https://doi.org/10.7202/1034916ar>
- Goldberg, A. E., J. Z. Smith et G. Beemyn (2019). Trans activism and advocacy among transgender students in higher education: A mixed methods study. *Journal of Diversity in Higher Education*, 13 (1), 66-84. <https://doi.org/10.1037/dhe0000125>
- Jaramillo-Jaramillo, J., J. E. Restrepo-Pineda, C. P. Pantoja-Bohórquez et K. J. Martínez-Grisales (2019). Participation in LGBTQ organizations in Colombia: Motivations and impacts. *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 31 (4), 476-500. <https://doi.org/10.1080/10538720.2019.1642820>
- Kamgain, O., L. Chamberland et J. J. Lévy (2018). Documenter l'émergence de la militance autour des enjeux concernant les jeunes LGBTQ au Québec. *Service social*, 63 (2), 114-131. <https://doi.org/10.7202/1046503ar>
- Labelle, A. (2020). *Intersectionality, white privilege, and citizenship regimes: explaining LGBTQ people of colour collective engagement trajectories in Toronto and Montreal*. Thèse de doctorat, Université de Montréal. <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/25408>
- Laprade, B. (2013). Le parallèle structurel entre la situation des jeunes LGBT et celle des organismes les desservant : quelques constats pour l'intervention. *Service social*, 59 (1), 95-103. <https://doi.org/10.7202/1017481ar>
- Lebreton, C. (2017). *Adolescences lesbiennes. De l'invisibilité à la reconnaissance*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.
- McAll, C. (2008). Transfert des temps de vie et « perte de la raison » : l'inégalité sociale comme rapport d'appropriation. In K. Frolish, D. Koninck, M. Bernard et A. Demers (dir.), *Les inégalités sociales de santé au Québec* (p. 87-110). Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- McKie, R. M., S. Skakoon-Sparling, D. Levere, S. Sezlik et T. P. Humphreys (2020). Is there space for our stories? An examination of North American and western European gay, bi, and other men who have sex with men's non-consensual sexual experiences. *The Journal of Sex Research*, 57 (8), 1014-1025. <https://doi.org/10.1080/00224499.2020.1767023>
- Meyer, I. H. (2003). Prejudice, social stress, and mental health in lesbian, gay and bisexual populations: Conceptual issues and research evidence. *Psychological Bulletin*, 129 (5), 674-697.
- Montagno, M. J., J. J. Garrett-Walker et J. T. T. Ho (2021). Two, four, six, eight...why we want to participate: Motivations and barriers to LGBTQ+ activism. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 31 (6), 644-658. <https://doi.org/10.1002/casp.2528>

- Moyano, N. et M. del Mar Sanchez-Fuentes. (2020). Homophobic bullying at schools: A systematic review of research, prevalence, school-related predictors and consequences. *Aggression and Violent Behavior, 53*, <https://doi.org/10.1016/j.avb.2020.101441>
- Paceley, M. S., L. C. Keene et B. J. Lough (2015). Motivations for involvement in nonmetropolitan LGBTQ organizations: A multimethod qualitative exploration. *Journal of Community Practice, 23* (1), 102-125. <https://doi.org/10.1080/10705422.2014.985412>
- Paceley, M. S., L. C. Keene et B. J. Lough (2016). Barriers to involvement in nonmetropolitan LGBTQ organizations. *Journal of Gay & Lesbian Social Services, 28* (2), 117-139. <https://doi.org/10.1080/10538720.2016.1155518>
- Paceley, M. S., M. M. C. Thomas et G. W. Turner (2019). Factors limiting SGM youths' involvement in nonmetropolitan SGM community organizations. *Journal of Gay & Lesbian Social Services, 31* (1), 1-18. <https://doi.org/10.1080/10538720.2019.1567429>
- Paillé, P. et A. Mucchielli (2021). L'analyse thématique. In P. Paillé et A. Mucchielli (dir.), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (5^e éd., p. 269-357). Paris : Armand Colin.
- Parmenter, J. G., R. V. Galliher, E. Wong et D. Perez (2021). An intersectional approach to understanding LGBTQ+ people of color's access to LGBTQ+ community resilience. *Journal of Counseling Psychology, 68* (6), 629-641. <https://doi.org/10.1037/cou0000578>
- Petit, M.-P., L. Chamberland, G. Richard et M. Chevrier (2011). Jeunes de minorités sexuelles victimes d'homophobie en milieu scolaire : quels facteurs de protection? *Revue canadienne de santé mentale communautaire, 30* (2), 3-29. <https://doi.org/10.7870/cjcmh-2011-0014>
- Pullen Sansfaçon, A., M. Gelly, M. Faddoul et E. O. Lee (2020). Soutien et non soutien parental des jeunes trans : vers une compréhension nuancée des formes de soutien et des attentes des jeunes trans. *Enfances, Familles, Générations, 36*. <https://doi.org/10.7202/1078016ar>
- Raymond, É., D. Gagné, A. Sévigny et A. Tourigny (2008). *La participation sociale des aînés dans une perspective de vieillissement en santé. Réflexion critique appuyée sur une analyse documentaire*. Direction de santé publique de l'Agence de la santé et des services sociaux de la Capitale-Nationale, Institut national de santé publique du Québec, Centre d'excellence sur le vieillissement de Québec et Institut sur le vieillissement et la participation sociale des aînés de l'Université Laval.
- Raymond, É., A. Sévigny et A. Tourigny (2012). *Participation sociale des aînés. La parole aux aînés et aux intervenants*. Institut national de santé publique du Québec. https://www.inspq.qc.ca/sites/default/files/publications/1466_partisocialeaines_parolesainesintervenants.pdf

- Richard, G. (2018). Perspectives théoriques pour une définition des études sur le genre, les sexualités et les normativités. *Revue Jeunes et Société*, 3 (1), 4-20. <https://doi.org/10.7202/1075766ar>
- Sligo, J., T. Besley, A. Ker et K. Nairn (2022). Creating a culture of care to support rainbow activists' well-being: An exemplar from Aotearoa/New Zealand, *Journal of LGBT Youth*, 20 (3), 502-523. <https://doi.org/10.1080/19361653.2022.2077274>
- Szymanski, D., J. Goates et C. Strauss Swanson (2021). LGBTQ Activism and positive psychological functioning: The roles of meaning, community connection, and coping. *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, 10 (1), 70-79. <https://doi.org/10.1037/sgd0000499>
- Vaccaro, A. et J. A. Mena (2011). It's not burnout, it's more: Queer college activists of color and mental health. *Journal of Gay & Lesbian Mental Health*, 15 (4), 339-367. <https://doi.org/10.1080/19359705.2011.600656>
- Vallerand, O., K. Lavoie, O. Lépine, J. Plante-Hébert, M.-È. Baron, E. Corriveau-Branchaud, S. Lajeunesse, A. Charbonneau et M. Houzeau (2021). Démystifier les identités de genre par le témoignage, entre sensibilité éthique et défis méthodologiques. Une intervention à renouveler au GRIS-Montréal. *Nouvelles pratiques sociales*, 32 (2), 270-279. <https://doi.org/10.7202/1085524ar>
- Tavarez, J. (2022). "There's people out there doing more than me...": Activist burnout among bisexual college students within LGBTQ campus spaces. *Journal of Diversity in Higher Education*. Advance online publication.
- Worthen, M. G. (2016). Hetero-cis-normativity and the gendering of transphobia. *International Journal of Transgenderism*, 17 (1), 31-57. <https://doi.org/10.1080/15532739.2016.1149538>

